PQ
2367
.M6C43
1883

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansons00more

Ed. Jou...
12

CHANSONS

DE

HÉGÉSIPPE MOREAU

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (N^os^ 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (N^os^ 31 à 60).

60 exemplaires numérotés.

DEC 6 1972

CHANSONS

DE

HÉGÉSIPPE MOREAU

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

ALEXANDRE PIEDAGNEL

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXIII

Universalis
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2367
.M6C43
1883

INTRODUCTION

DEPUIS *le mois d'avril* 1881, *les œuvres choisies d'Hégésippe Moreau figurent, par nos soins, dans la collection des* PETITS CHEFS-D'ŒUVRE, *sous ce titre :* CONTES, SUIVIS DE POÉSIES DIVERSES.

Sainte-Beuve disait un jour devant nous qu'une édition des Contes en prose du poète de la VOULZIE *rendrait service aux amis de la saine littérature et de l'inspiration sincère. Ces récits, « tout à fait purs et irréprochables », lui semblaient excellents pour la jeunesse ; il les trouvait, d'ailleurs, dignes d'intéresser tous les âges, et déclarait les avoir lus plusieurs fois avec un véritable plaisir. — En réalisant de notre mieux le vœu du grand critique, nous avons cru devoir joindre aux* CONTES A MA SŒUR *les plus délicates poésies du charmant écrivain qu'une gerbe de* MYOSOTIS (*hélas ! trop tôt liée*) *protège contre l'oubli.*

Ayant raconté déjà, en tête du volume dont il s'agit, la vie si tourmentée de Moreau, il nous reste aujourd'hui l'agréable tâche de parler de ses spirituelles et malicieuses Chansons.

Nous les offrons, sans exception aucune, aux admirateurs du poète provinois, bien qu'elles ne soient pas toutes absolument remarquables[1]. *A commencer par ce quasi chef-d'œuvre intitulé :* LES CLOCHES, *elles ont un entrain qui séduit, et qui rend indulgent pour les fréquents écarts d'imagination de l'auteur*[2].

Notre choix des ouvrages, en prose et en vers,

---

1. Disons plus, — afin de ne manquer ni d'exactitude ni de sincérité :

Parmi les chansons de Moreau, il en est plusieurs qui auraient pu, selon nous, être éliminées de ce recueil, sans le moindre inconvénient pour la réputation de l'auteur du *Baptême*.

L'impossibilité de faire un choix complètement agréable à tous les lecteurs, et la crainte de paraître trop sévère à l'égard d'un poète justement célèbre (à la fois par ses malheurs et par d'exquises productions), nous ont décidé à ne rien retrancher, et nous avons l'espoir que cette détermination sera généralement approuvée.

2. Quelques-unes de ces gracieuses chansons ou romances, — telles que *la Fermière*, par exemple, — ont pu être comprises dans le volume d'œuvres choisies destiné à toutes les classes de lecteurs. Nous avons jugé inutile de les reproduire dans celui-ci. Cela aurait fait double emploi, les deux tomes en question appartenant à la même série

d'Hégésippe Moreau (publié au mois de mai 1881), a été fait sans le moindre parti pris, et avec le désir très légitime de former un bouquet printanier pouvant plaire et convenir également à l'adolescence et à l'âge mûr [1].

On le reconnaîtra sans peine, il ne nous était pas permis de placer dans ce recueil LE JOLI COSTUME, L'AMANT TIMIDE, LES MODISTES HOSPITALIÈRES, LES DEUX AMOURS, *etc.; et pourtant c'eût été dommage de ne point éditer avec luxe ces chansonnettes si vives et si pimpantes, toujours franches, souvent espiègles, mais « un peu libertines parfois ».*

Les bibliophiles curieux, les gourmets littéraires, partisans de la belle humeur, nous sauront sans doute gré d'avoir réuni, à leur intention, les Chansons de Moreau en un coquet volume elzévirien qui se casera aisément, à portée de la main, dans leurs chères bibliothèques.

Plein d'éclats de rire, de câlineries juvéniles et de baisers sonores, ce petit livre montre le poète sous un jour tout spécial. — Adieu les découragements et la tristesse! Il n'est plus question, grâce au Ciel, de souffrir ni de mourir. Ici l'on aime! — Et, à part quelques jolies romances, mélancoliques et tendres,

1. Voir la note page VI.

quelques chansons politiques et satiriques d'un vif accent, et un chant funèbre, qu'il nous a semblé opportun de reproduire comme contraste, le lecteur ne rencontrera guère dans ces pages alertes que les folles espérances et les refrains délicieux de la vingtième année.

La nature si impressionnable d'Hégésippe Moreau explique à merveille la grande variété de ses productions. — Aujourd'hui le temps est sombre, la souffrance physique et morale a envahi le logis, où la misère régnait déjà. Hélas ! les déceptions se succèdent... et la Muse dicte une navrante élégie au pauvre solitaire. Le lendemain, voici tout à coup un chaud rayon de soleil; des oiseaux gazouillent sur l'humble toit ; l'espérance, déployant ses ailes d'azur, accourt chasser la fièvre et l'anxiété ; l'amitié frappe bruyamment à la porte mal close, ou bien c'est l'amour qui, d'un pas agile, monte, insoucieux et mutin, l'étroit et noir escalier... Tout aussitôt naît une chanson joyeuse !

L'œuvre de Moreau est vécue; *elle résume l'émouvante histoire d'une trop courte existence : voilà le secret de son durable succès. On rit volontiers avec le poète, en ses rares moments d'illusion réconfortante et de franche gaieté ; on s'attriste avec lui quand*

viennent les longues journées de cruelle maladie et d'amer découragement.

Le Myosotis *raconte une âme de rêveur ; la sincérité de ces pages printanières et harmonieuses, — tantôt souriantes, tantôt ironiques, ou débordantes de douce et naïve émotion, — les fera certainement vivre, en grande partie du moins !*

Alexandre Piedagnel.

NOTE

Notre édition des *Œuvres choisies* d'Hégésippe Moreau est la seule existante, encore aujourd'hui.

A propos de ce travail, qui présentait quelques difficultés, nous avons reçu de bien précieux témoignages. *Le Figaro*, *Paris-Journal*, la revue *l'Artiste*, *le Soleil*, *le Voltaire*, *l'Illustration*, etc., en ont fait un vif éloge.

Qu'il nous soit permis de reproduire ici trois des nombreuses appréciations qui nous rendent très reconnaissant :

M. Alphonse Daudet a formulé ainsi son opinion : « La préface de ce joli livre est délicate et soignée comme tout ce qu'écrit M. Piedagnel. »

L'éminent bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix) nous a également approuvé en termes charmants : « ... La notice que M. Piedagnel a écrite sur Hégésippe Moreau est d'un poète fraternel. Il n'y a que les poètes qui savent bien parler des poètes ! »

De son côté, M. Maxime Gaucher, le critique si autorisé de *la Revue politique et littéraire*, a jugé notre édition très favorablement : « ... Je recommande aux lecteurs l'introduction du livre. Elle est fort intéressante et donne la note juste, et le style en est excellent... Il n'y a qu'à louer le choix discret et éclairé (de la prose et des vers de Moreau) dû à M. Piedagnel. »

En 1851, *la Feuille de Provins* blâmait Sainte-Beuve

d'avoir vu en l'auteur de *la Fermière* seulement un vrai poète (ce qui pourtant est bien quelque chose!), et non l'homme d'une cause politique.

Trente ans plus tard, le même journal nous a adressé un reproche absolument semblable.

Ce n'est pas pour nous un mince honneur!

A. P.

CHANSONS

VIVE LE ROI!

Vive le roi!... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur!
Comme on a vu grimacer à ses fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur!
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité;
Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la liberté!

Vive le roi! Quand des mages serviles
D'un Dieu mortel flattaient ainsi l'orgueil,
Un autre cri, tombant des Thermopyles,
Vint tout à coup changer leur fête en deuil.

De l'Archipel aux rives du Bosphore,
Après mille ans, l'écho l'a répété,
Et la victoire a pour devise encore :
Vive la liberté !

Vive le roi ! De nos vieilles tourelles
Ce cri souvent ébranla les arceaux,
Quand les seigneurs faisaient pour leurs querelles,
Au nom du prince, égorger les vassaux.
Dans ces débris, où leur ombre guerrière
Agite encor son glaive ensanglanté,
Le voyageur écrit sur la poussière :
Vive la liberté !

Vive le roi ! La voix de la vengeance
Se perd toujours au bruit de ce refrain ;
Pour endormir son éternelle enfance,
Voilà comment on berce un souverain ;
Mais, quand la foudre éclate et le réveille,
Seul, sans flatteurs, le prince épouvanté
Entend ces mots gronder à son oreille :
Vive la liberté !

Provins, 1828.

BÉRANGER

La Liberté chez nous se réfugie;
Joyeux buveurs, à table et loin du jour,
Que Béranger, pour terminer l'orgie,
De ses refrains nous enivre à son tour.
Chargé de gloire et d'injures nouvelles,
Des bras d'un peuple il tombe dans les fers;
Il est captif, mais sa muse a des ailes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Quand tour à tour, au pied de nos trophées,
Les rois tombaient implorant leur pardon,
De son berceau, que balançaient les fées,
Il s'élança, réveillé par un nom...
Ce nom sacré, qu'il n'a pu désapprendre,
Est maintenant proscrit dans l'univers;
Béranger seul ose le faire entendre :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Frondant l'abus de la victoire même,
Au roi des rois il n'a sacrifié

Que sur sa tombe, et quand du diadème
Par le malheur il fut purifié.
Le vieux soldat, dont il sèche les larmes,
Brûlant encor de souvenirs bien chers,
Semble écouter si l'on appelle aux armes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Qu'ai-je osé dire? Ah! je sens que ma muse,
Rebelle aussi, déraisonne en buvant :
Comme le vin, qui sera mon excuse,
La poésie enivre bien souvent ;
Mais aujourd'hui, quand Thémis au poète
Fait expier des sarcasmes amers,
Pour les venger, la France les répète :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

On l'a frappé dans sa noble misère ;
Il faut de l'or, et je n'ai que des pleurs :
Jeune soldat, quêtant pour Bélisaire,
Ma voix du moins attendrira les cœurs.
Qui ne voudrait, bravant la tyrannie,
Payer sa gloire au prix de ses revers?
Enflammons-nous aux rayons du génie :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

1828.

LA PRINCESSE

Ne parlons plus de liberté :
Je viens de voir une princesse.
Pour mettre aux pieds de Son Altesse
A mon tour, que n'ai-je hérité
D'un peu de légitimité!
Elle serait, pour ma chambrette,
Un meuble fort joli, ma foi;
Mais puisqu'elle n'est pas grisette,
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

Dès qu'en son char elle a paru,
Blonde et riante à la portière,
A travers des flots de poussière
Avec la foule j'ai couru,
Empressé de voir, et j'ai vu...
J'ai vu son front qui se colore,
Son sein qu'agite un doux émoi;
Mais, pour voir un peu mieux encore,
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

Je veux prendre aussi mon essor :
L'ambition devient vulgaire,
Tel sot, qui végétait naguère,
Se réveille, plus sot encor,
Chargé d'honneurs et cousu d'or.
D'un souhait qui semble frivole
Vous riez sans doute, et pourquoi?
Amis, la Providence est folle;
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

Sous les palais, comme un volcan,
La Liberté s'allume et gronde;
Ne puis-je trouver en ce monde,
Où les trônes sont à l'encan,
Quelque petit trône vacant?
Dussé-je, en prince bon apôtre,
Caresser le peuple et la loi,
Dussé-je régner comme... un autre,
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

Je le sais, l'Hymen et l'Amour
Traitent les rois comme la foule,
Et l'on dit qu'à la sainte ampoule,
D'âge en âge et de cour en cour,
Le diable a joué plus d'un tour;

Mais, si dans les devoirs suprêmes
Mon peuple usurpait mon emploi,
Du moins il paîrait les baptêmes :
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

D'un fol espoir je m'enivrais;
Mais quel réveil et quel vacarme!
Le galop brutal d'un gendarme
Tout à coup me renverse auprès
De l'idole que j'adorais.
Dans le tourbillon de ses gardes,
Elle fuit vers le Louvre, et moi
Je gagne en boitant les mansardes...
Ah! quel bonheur si j'étais roi!

1832.

LES NOCES DE CANA

De Cana l'on sait l'aventure,
Mais d'un vieux grimoire je tiens
Quelques détails, dont l'Écriture
N'a pas égayé les chrétiens.
Un peu gourmet, quoi qu'on en dise,
Le Bon Dieu, qui s'était grisé,
Se permit mainte gaillardise
Dont Judas fut scandalisé.

Car chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

D'abord, en comptant les bouteilles :
« Frères, dit-il, en vérité,
De mes jours si pleins de merveilles
Ce jour sera le mieux fêté :

Mes prêtres futurs, en mémoire
D'un tour de gobelet divin,
Vendant des orémus pour boire,
Changeront l'eau bénite en vin. »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Aux époux, héros de la fête,
Il dit d'un ton d'épicurien :
« Buvez, trinquez, foi de prophète,
L'Amour, ce soir, n'y perdra rien ;
Mon présent de noce est un reste
De ce vin comme on n'en fait plus,
Qui, pour décupler un inceste,
Rajeunit un de mes élus... »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Puis à Madeleine la sainte,
Qui, belle de honte et d'attraits,
Détournait, loin de cette enceinte,
Vers le désert ses yeux distraits :
« De ce monde, votre conquête,
Pourquoi, dit-il, vous séparer?
Ma sœur, ce n'est qu'en tête-à-tête
Qu'au désert il faut s'égarer... »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Narguant le pharisien qui gronde :
« Oui, poursuit-il, faites toujours
Des bienheureux en ce bas monde,
Pour qu'on vous canonise un jour.
Au ciel, pénitente confuse,
Quand vous frapperez en mon nom,
Ne craignez point qu'on vous refuse,
Vous qui jamais n'avez dit : « Non. »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait

« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

« Moi-même, je veux à plein verre
Boire l'oubli du lendemain ;
Chaque instant me pousse au Calvaire,
J'en veux égayer le chemin.
Suivez donc mes traces divines :
En attendant que les douleurs
Viennent vous couronner d'épines,
Enfants, couronnez-vous de fleurs. »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Des convives troublant la vue,
Sur leurs plaisirs l'aube avait lui ;
Mais, quand l'humanité vaincue
Tombait en foule autour de lui,
Miracle ! intrépide à sa place,
L'Homme-Dieu, se versant toujours,
Détonnait un hymne d'Horace
Sur le Falerne et les Amours.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait.
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

LES

MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830

Un pauvre diable de héros,
Laissé pour mort la veille,
Dans un bon lit frais et dispos
Tout à coup se réveille.
Il admire, en se récriant,
Des nymphes au minois riant,
Friand.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel joli couvent c'était là,
La la!

« Paix donc! » murmure avec douceur
Quelqu'un près de sa couche;
Et puis la bouche d'une sœur
Vient lui fermer la bouche.

De ce rappel au règlement
Le mode lui sembla vraiment
Charmant.
Oh! oh! etc.

A son lit point de noir abbé,
Point de docteur profane.
Dans les mains d'une sainte Hébé,
En guise de tisane,
Le convalescent défailli
Voit mousser d'un œil ébahi
L'aï.
Oh! oh! etc.

Miracle! le voilà guéri!
Et deux nonnes gentilles
Offrent au jeune homme attendri
Leurs bras nus pour béquilles.
Sur ce bâton, sans se blesser,
On le voit parfois se laisser
Glisser.
Oh! oh! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
Ne dit pas et j'ignore

Quel est dans ce cloître le saint
Que la recluse adore ;
Mais les bons cœurs le béniront,
Mais les chrétiens qui me liront
Diront :
« Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel joli couvent c'était là,
La la ! »

VIVE LA BEAUTÉ

Dès l'aurore, quand pour boire
Adam Billaut se levait,
Un baiser rend la mémoire
A ma Suzon qui rêvait ;
Dans ses bras, heureux esclave,
Je dis au vieux chansonnier :
« Tu peux descendre à la cave,
Moi, je suis bien au grenier. »

Vous dont le cœur bat au ventre,
Chantez Bacchus et Comus ;
Pour moi, s'il faut opter entre
Les divinités en *us*,
Dieux gourmands, je vous néglige,
Et, suivant un rit plus beau,
C'est à Vénus Callipyge
Que je dis : *Introïbo*.

L'Alcoran, que je révère,
Traite le vin de poison :
Le vin noie au fond d'un verre
L'amour comme la raison.
L'infortuné, qu'il enivre,
Chancelle en parlant d'amour ;
Fi donc ! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable,
Et bien souvent au dessert,
Gourmands, vous quittez la table
Comme on quitte un tapis vert.
Prodiguez : je suis avare,
Et le soir, quand je m'endors,
Pour que rien ne m'en sépare,
J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle
Je dîne, et, pour un amant,
Cette méthode nouvelle
Offre plus d'un agrément.
A l'étiquette on échappe,
Puis, à la fin du repas,

On n'a qu'à lever la nappe,
Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose
Me dit : « Jouir c'est vieillir ;
Une guêpe est dans la rose,
Prends des gants pour la cueillir. »
Au hasard je marche et j'aime,
Aventureux pèlerin ;
« Vive la beauté *quand même!* »
Sera toujours mon refrain.

L'AMANT TIMIDE

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
« Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté, qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, Madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux !... »

Puis le beau docteur, qui raille,
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi!
« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux?
— Puisque j'en tiens un, Madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette sans alarmes
Rit si bien de mon amour
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme.
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux?
— Oh! rien qu'un enfant, Madame,
Oh! rien qu'un enfant... ou deux! »

LES JEUX DE L'AMOUR
ET DU HASARD

Quoi! vous qui demeuriez sans voix
Devant un couplet trop grivois,
Vous si prude, Mademoiselle,
C'est vous qui me donnez... Ah! Dieu!
Peut-on tricher à si beau jeu?
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

L'un de mes frères les rimeurs
M'aurait-il soufflé ses primeurs?
Il n'est plus de muse pucelle,
Et les bois du Pinde, malsains,
Mènent tout droit aux Capucins.
J'ai gagné, etc.

Apprenant que Châtel dort mal
Dans son grenier pontifical,
Par pure obligeance aurait-elle
Accepté l'honneur hasardeux
D'être papesse une heure ou deux?
J'ai gagné, etc.

Feu mon curé, plein d'onction,
En un vase d'élection
Vint-il exprès changer ma belle,
Pour que Satan, son héritier,
Se brûlât dans un bénitier?
J'ai gagné, etc.

Mais non : Rose voit de travers
Les marchands de prose et de vers,
Les dieux de facture nouvelle;
Et, quant au goût du tonsuré,
Trois lycéens m'ont rassuré.
J'ai gagné, etc.

Fermons les yeux, pour cent raisons;
S'il le faut même, supposons
Quelque ange ou diable amoureux d'elle.
Amants chrétiens, imitez-moi :

Pour vivre en paix ayez la foi.
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

CHANT PATRIOTIQUE

DES DANSEUSES DE L'OPÉRA

Pour fêter l'anniversaire de la Révolution de Juillet.

De politique *et cætera*
S'occupant après boire,
Les dames du grand Opéra
Hier chantaient : « Victoire! »
A s'émanciper aussi
Les Amours ont réussi :
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Devant des galbes et des nus,
Tartuffe, qui s'indigne,
Dans nos jardins coiffait Vénus

D'une feuille de vigne :
Il eût, sans des jours meilleurs,

. . . . . .

Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Consolez-vous, gens maladroits,
D'être vainqueurs et dupes :
Si là-bas on rogne vos droits,
On rogne ici nos jupes.
Votre étendard, vieux haillon,
Vaut-il un frais cotillon?
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Contre nous, sans nous effrayer,
Caton crie au scandale,
Et la Chambre veut nous rayer
De son budget vandale.
Que de pantins il paîra
Même ailleurs qu'à l'Opéra!

Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Au duc, soucieux et rêvant,
La sylphide coquette,
Flic flac, dit en jetant au vent
Les plis de sa jaquette :
« Vous qui pleurez Charles dix,
Riez donc : voilà des lis! »
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Vous qui sabrez, tambour battant,
Les émeutes civiles,
A nous, bourgeois : vous aimez tant
Les victoires faciles!
Tuer est charmant : d'accord;
Mais peupler vaut mieux encor.
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Républicains, ayez de l'or,
Vous aurez des prêtresses ;
Nous nous sentons d'humeur encor
A devenir déesses.
Vos aînés, francs étourdis,
Ont vécu : *De profundis !*
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

L'ÉCOLIÈRE

Approchez, aimable écolière,
Vous qui fûtes maîtresse un jour;
Approchez, et, moins familière
Avec Lhomond qu'avec l'amour,
Instruisez-vous : chacun son tour.
Mais, par un doux air de folie,
Grand Dieu ! comme elle est embellie !
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce l'instant d'être jolie ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Quoi ! vous épelez, incertaine,
Même un chapitre de roman;
Attendez-vous la soixantaine
Pour savoir lire couramment
Les petits vers de votre amant ?

Mais que demande ce sourire ?
Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche,
Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche
Usurpent la place des T :
Quel soufflet pour ma vanité !
Mais cette bouche que j'accuse
Veut se défendre par la ruse.
Finissez, Rose, finissez :
Un baiser n'est pas une excuse.
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Hélas ! elle est encor maîtresse ;
Le livre échappe de sa main :
Il tombe et s'effeuille... Ah ! traîtresse,
Vous le foulez avec dédain !
Vous triomphez, mais c'est en vain.

Ne pas céder est mon système :
Passons au chapitre deuxième.
Vite, vite, recommencez,
(Dût la leçon finir de même!)
Vite, vite, recommencez :
Je suis le maître, obéissez.

BÉRANGER

Il dort sous des ombrages verts,
Quand la liberté le rappelle :
Il dort, le poète, infidèle
A ces captifs qui, dans les fers,
Attendaient l'aumône d'un vers.
Et pas de lyres qui les plaignent,
Pas un Blondel pour soulager
Tous ces *Cœurs-de-Lion* qui saignent!...
Ah Dieu! si j'étais Béranger!

Au Luxembourg, mon vers vengeur
Irait frappant de stalle en stalle,
Et sa chiquenaude brutale
Au front d'airain du vieux jugeur
Ferait connaître la rougeur.
Je saurais dégoûter, j'espère,
Et Perrin-Dandin de juger,
Et Petit-Jean d'être compère...
Ah Dieu! si j'étais Béranger!

Je consolerais les Amours :
De la beauté j'ai vu les larmes
Couler sur des gants de gendarmes,
Et sa plainte tomber toujours
Sur des cœurs et des barreaux sourds.
Triste, en rêvant au long martyre
Qu'on lui défend de partager,
Lisette a perdu son sourire...
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

L'avenir est si beau là-bas !...
A des chants d'espoir tout l'engage.
A-t-il remis sa *montre en gage,*
Le poète ? et ne sait-il pas
Combien le temps a fait de pas ?
Pour montrer du doigt sur la rive,
Au siècle qui va naufrager,
Les fleurs dont le parfum m'arrive,
Ah Dieu ! si j'étais Béranger !

Lui-même a vingt fois en chantant
Bravé les bêtes du prétoire ;
De dormir avant la victoire,
Après avoir guerroyé tant,
Il a droit, sans doute, et pourtant...

Il faut, viennent les représailles,
Vienne un Juillet ou l'étranger,
Un Tyrtée aux champs de batailles!...
Ah Dieu! si j'étais Béranger!

1835.

LA MUSE

Nymphe, qui guettes au passage
L'écolier du pays latin,
Assez laide pour être sage,
Quel mauvais sort te fit catin?
— Hélas! répond, un peu confuse,
La courtisane au bas crotté,
Vous voyez une pauvre Muse;
Soyez heureux par charité!

Ne riez pas, oui, de la Loire
J'égalais presque la Sapho;
J'étais gentille, et l'auditoire,
Lorgnette en main, criait *bravo*.
D'un gros garçon et d'un poème
J'enrichis la postérité.
Entre nous, le père est le même;
Soyez heureux par charité!

A Paris, un journaliste ivre
Prôna mes vers qu'il ne lut pas ;
Ce monsieur, pour juger mon livre,
Avait feuilleté mes appas.
Quand, d'une main, le bon apôtre
Brochait l'article à mon côté,
Dieu sait ce qu'il faisait de l'autre !...
Soyez heureux par charité !

Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit :
J'ai vu Lamartine en chemise
Et Byron en bonnet de nuit.
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.
Je mets en vente leur pupitre.
Soyez heureux par charité !

Mais survint une maladie,
Adieu la gloire, adieu l'amour !
Il fallut tomber, enlaidie,
De lord Byron à lord Seymour.
Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,
Sauf un roman frais édité.
— Pauvre Muse ! Dieu te bénisse !
Soyez heureux par charité !

LE TOCSIN

Un peu d'or, je ne sais comment,
Du ciel me tombe, et vite
A manger mon avoir gaîment,
Amis, je vous invite.
Accourez à ce gai tintin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Accourez à ce gai tintin,
Tintin : c'est le tocsin!

C'est le tocsin, et dans Paris
Sitôt qu'il nous rassemble,
Gendarmes, fillettes, maris,
Pour cent raisons tout tremble.
Gisquet y perdra son latin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Gisquet y perdra son latin,
Tintin : c'est le tocsin!

A sac les cabarets! à sac!
Écoliers, en besogne!

Comme au bon temps des Armagnac,
Le mot d'ordre est *Bourgogne;*
On peut y joindre *Chambertin,*
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
On peut y joindre *Chambertin,*
Tintin : c'est le tocsin!

Puis, faisons l'amour en passant :
Sur le cœur d'une femme
Ce son magique est tout-puissant
Comme : *Ouvre-toi, Sésame.*
Tout va flamber : punch et catin.
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Tout va flamber : punch et catin,
Tintin : c'est le tocsin!

Il faut des Midas au pouvoir
Chatouiller les oreilles :
Pour le charivari du soir
Vidons trente bouteilles;
Insurgeons le pays latin,
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Insurgeons le pays latin,
Tintin : c'est le tocsin!

J'ai, pour vous pousser aux combats,
De l'éloquence en poche,
Et, si quelque diable n'a pas,
Avant, fondu la cloche,
Je sonnerai jusqu'au matin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Je sonnerai jusqu'au matin
Tintin : c'est le tocsin!

LE JOLI COSTUME

Dans l'alcôve de ma voisine,
Un mardi gras, me réveillant,
Sous mes habits je vois Rosine
Qui se mirait en souriant :
A sa bouche un cigare fume;
D'un grivois elle a le maintien.
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Je comprends que d'un jeune esclave
Virgile ait soupiré le nom;
Je comprends les mœurs du conclave
Et les soupers d'Anacréon.
Mais son Bathyle, je présume,
Aurait pâli rival du mien.

Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Mais, sur une tête mignonne,
Enfant, ce chapeau doit peser.
Les cheveux noirs qu'il emprisonne
Hier appelaient le baiser.
Laisse-les, suivant ta coutume,
Flotter sans voile et sans lien.
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Grâce pour deux captifs encore :
Oui, foule aux pieds ce frac étroit.
En vain, sur la vitre sonore,
L'aquilon souffle humide et froid :
Mon cœur, que le désir consume,
Palpitera, chaud près du tien.
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !

Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Et je poursuis, et la fillette,
Riant toujours, toujours cédant,
Se voit réduite à la toilette
Qui parait Ève aux yeux d'Adam.
Trésor à trésor, sur la plume,
Je puis recompter tout mon bien.
Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

SURGITE MORTUI

Couplets chantés à un déjeuner dont tous les convives avaient tenté ou médité le suicide.

Vous, qui mourez à tout propos
Et six fois par semaine,
Çà, reprenez haleine :
Le dimanche est jour de repos.
Sortis de terre
Par un mystère,
Morts, buvons frais : le suicide altère;
Déjeunons encor, puis mourons...
Mourons de rire, ou bien courons
Nous pendre ailleurs... à des bras blancs et ronds.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre!

Bien qu'aux mansardes logés tous,
L'Espérance nous reste;

Habitante céleste,
De plain-pied elle entre chez nous.
Sous la tutelle
De l'immortelle
Marchons unis. « Encore un jour, dit-elle ;
Demain les roses fleuriront,
Demain les vignes mûriront,
Demain vos Christs du tombeau sortiront. »
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

Roucoulant d'amour sur un toit,
Vrai cœur de tourterelle,
Quand tu mourais pour elle,
Ami, Claire vivait pour toi.
Magicienne
Aérienne,
De sa fenêtre elle lorgnait la tienne,
Et, par les fentes du volet,
Vers ton front sous le pistolet
De ses doigts blancs un baiser s'envolait.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

Point de blasphèmes : autant vaut
Aboyer à la lune;
La Gloire et la Fortune
Ont fait leurs nids d'aigle bien haut;
Mais en campagne
Sur la montagne,
Jeunes chasseurs, si le sommeil vous gagne,
Qu'au voisin glacé par le vent
Un camarade bon vivant
Tende sa gourde et répète : « En avant! »
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre!

J'ai quelque droit, vous le sentez,
De prêcher sur ce thème :
J'en suis au quatrième
De mes suicides tentés.
En vain je blâme
Ce siècle infâme;
En vain cent fois j'ai dit : *Partez, mon âme!*
Que Dieu seul la pousse dehors;
Rose y tient : je garde mon corps;
Ses jolis yeux font revenir les morts.
Surgite, pour me suivre,

Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

Suicide, monstre odieux,
Devant notre eau bénite
Rentre aux enfers bien vite...
Mais il vient et sur nous, grands dieux !
Frelon morose,
Il se repose :
Pour le chasser prenons le schall de Rose.
Les enfants nés dans ce repas
D'une rasade et d'un faux pas
Vivront cent ans, et ne se tûront pas !...
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre ;
Le verre en main, essayons de revivre !

LE DERNIER JOUR

J'ai dit souvent : « Dieu confonde
Ce monde et tout avec lui ! »
Mais, quand de ce pauvre monde
Le jour suprême aura lui,
Changeant de ton dès l'aurore,
Je dirai, j'en fais l'aveu :
« Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu. »

A cette heure épouvantable,
Tous vos hôtels trembleront,
Riches ; et de votre table
Bien des miettes tomberont.
« Affamés, qu'on se restaure !
Dirai-je, et trinquons, morbleu ! »
Pauvre globe, etc.

L'effroi que ce jour fait naître
(Et pour ma part j'en ris bien)

Empêche de reconnaître
Son lit, sa femme et son bien.
Plus de bourgeois matamore,
Plus d'huissiers ! le Code au feu !
Pauvre globe, etc.

Le vieux soleil file, file,
Et s'éteint dans le brouillard :
Allons, truands, par la ville
Jouer à colin-maillard.
Tremblez, Rose, Hortense, Laure :
J'ai la main heureuse au jeu.
Pauvre globe, etc.

Et vite, chez la reinette
Dont un soir je fus épris,
Allons de ma chansonnette
Réclamer gaîment le prix.
Aux appas qu'en vers j'adore
Allons dire en prose adieu.
Pauvre globe, etc.

Puis à mon hôte Grégoire
Répétons, le verre en main :
« N'ayez souci du mémoire,

J'attends mon père demain.
Car qui m'a fait? Je l'ignore.
Mon *Credo* dit que c'est Dieu. »
Pauvre globe, etc.

Je fredonnais de la sorte,
Dormant, rêvant à demi,
Quand tout à coup à ma porte
Retentit un pas ami.
Avril en fleur vient d'éclore,
Mes vitres ont un ciel bleu :
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.

LES 5 ET 6 JUIN 1832

CHANT FUNÈBRE

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Ces enfants, qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,
Disaient tout bas : « Il faut presser
L'avenir paresseux d'éclore ;
Quoi ! nous retomberions vainqueurs
Dans les filets de l'esclavage !
Hélas ! pour foudroyer trois fleurs
Fallait-il donc trois jours d'orage ? »

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;

Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Le peuple, ouvrant les yeux enfin,
Murmurait : « On trahit ma cause ;
Un roi s'engraisse de ma faim
Au Louvre, que mon sang arrose ;
Moi, dont les pieds nus foulaient l'or,
Moi, dont la main brisait un trône,
Quand elle peut combattre encor,
Irai-je la tendre à l'aumône ? »

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

La liberté pleurait celui
Qu'elle inspira si bien naguère ;
Mais un fer sacrilége a lui,
Et l'ombre pousse un cri de guerre :
Guerre et mort aux profanateurs !
Sur eux le sang versé retombe,
Et les Français gladiateurs
S'égorgent devant une tombe.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Alors le bataillon sacré
Surgit de la foule, et tout tremble ;
Mais contre eux Paris égaré
Leva ses mille bras ensemble.
On prêta, pour frapper leur sein,
Des poignards à la tyrannie,
Et les derniers coups du tocsin
N'ont sonné que leur agonie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Non, non, ils ne s'égaraient pas
Vers un avenir illusoire :
Ils ont prouvé par leur trépas
Qu'aux Décius on pouvait croire.
O ma patrie ! ô liberté !
Quel réveil, quand sur nos frontières

La République aurait jeté
Ce faisceau de troupes guerrières!

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes!

Sous le dôme du Panthéon,
Vous qui rêviez au Capitole,
Enfants, que l'appel du canon
Fit bondir des bancs d'une école,
Au toit qui reçut vos adieux
Que les douleurs seront amères,
Lorsque d'un triomphe odieux
Le bruit éveillera vos mères!

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

On insulte à ce qui n'est plus,
Et moi seul j'ose vous défendre :
Ah! si nous les avions vaincus,

Ceux qui crachent sur votre cendre,
Les lâches, ils viendraient, absous
Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil à genoux,
Demander grâce à la victoire.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

Martyrs, à vos hymnes mourants
Je prêtais une oreille avide ;
Vous périssiez, et dans vos rangs
La place d'un frère était vide.
Mais nous ne formions qu'un concert,
Et nous chantions tous la patrie,
Moi, sur la couche de Gilbert [1],
Vous sur l'échafaud de Borie.

---

1. Voir dans les *Contes et Poésies diverses* d'Hégésippe Moreau, que nous avons publiés (Collection des *Petits Chefs-d'œuvre*), la touchante poésie intitulée : *Un Souvenir à l'hôpital,* et la note de l'auteur relative à cette pièce, page 86. — A. P.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes !

NICOLAS

Chanson à boire écrite sur la carte à payer d'un restaurateur.

AIR : *Du Curé de Pompone.*

Chez Nicolas, moi, je me plais,
Malgré son air sévère.
Après boire, au nez des valets
Si l'on jette son verre,
Si l'on s'escrime avec les plats,
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment
Notre hôte qui s'effraie ;
Sous ce bon prince on a vraiment
Les libertés qu'on paie.

Attable-t-on certains appas,
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier,
Quand la gentille Rose
Voit chacun dans son tablier
Lui glisser quelque chose,
. . . . . .
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Si quelque vent, fort à propos
Éteignant la chandelle,
Fait trébucher parmi les pots
Son épouse fidèle,
Si de la nappe on fait des draps,
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas,
Nicolas;
Mettez ça sur la carte.

Le pouvoir est de ses amis :
Dans un coin de la salle
Il a vingt fois mis et remis
Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclats,
Il gronde et veut qu'on parte.
Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Nicolas, digne petit-fils
De madame Grégoire,
Ton vin m'inspirait quand je fis
Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats ;
Mais il faut que je parte.
Je te les offre, hélas !
Nicolas,
Pour acquitter la carte.

LES CROIX D'HONNEUR

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Elle brillait d'un éclat fabuleux,
L'étoile sainte, aujourd'hui dérisoire,
Quand, pour parer des uniformes bleus,
Elle pendait aux mains de l'Homme-Gloire.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

A ce trésor, que son sang achetait,
Le mutilé, dont la mort était sûre,
Tendait, joyeux, le bras qui lui restait,
Et de lauriers parfumait sa blessure.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

L'astre d'honneur, sous la tente, au forum,
Lançait toujours ses rayons au plus digne;
Pour nos soldats ce nouveau labarum
Portait écrit : *Tu vaincras par ce signe!*

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

J'ai vu, quinze ans, tous les pouvoirs moqueurs
Pour leurs valets en faire une livrée;
J'ai vu, quinze ans, des poitrines sans cœurs
S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Qu'ai-je dit? non : le peuple saura bien,
Vous séparant d'une ligue ennemie,
Au lâche esclave, au noble citoyen,
Tailler leur part de gloire ou d'infamie.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

A vous la honte, à vous brillants valets!

Prévenez tous le grand jour de colère ;
Pour que le feu consume vos brevets,
N'attendez pas la foudre populaire !

Et vous, guerriers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

L'ILE DES BOSSUS

CONTE-CHANSON

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Un jour, le vent moqueur y jette
Un puîné de Jean de Calais;
Jean débarque et prend sa lorgnette.
« Tudieu! que ces magots sont laids! »
Et Jean, d'un air superbe,
Les toise à chaque pas;
Car il est un proverbe
Que Jean ne connaît pas :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

D'un air triomphant, il s'étale
Le soir aux Bouffes ; mais soudain
Autour de lui, de stalle en stalle,
Bourdonne un rire de dédain.
Maint faiseur d'épigramme
Crie : « A la porte ! il va
Faire avorter le drame
Et la *dona diva*. »

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Jean le comprit, et d'une haleine
Vite à son auberge il courut
Endosser deux bosses de laine ;
Puis dans le monde il reparut :

Et soudain chaque belle,
Prise à ce tour subtil,
Du beau Polichinelle
Voulut tenir le fil.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mainte vieille, à la dérobée,
Épuisa pour lui soins et fard;
Mainte fois sa bosse est tombée
Aux pieds d'une autre Putiphar;
Enfin, pouvant à peine
Suffire à son bonheur,
Jean d'une énorme reine
Fut... l'écuyer d'honneur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mais du roi Pouf il vit la fille;
L'auguste enfant, des plus jolis,
Épouvantail de sa famille,
Avait poussé droit comme un lis.
De ce côté sans cesse
Jean soupire, et, vainqueur,
Aux pieds de la princesse
Met sa bosse et son cœur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Tous deux s'esquivent : bon voyage!
Puis en France ils vont saintement
Ajouter à leur mariage
La formule du sacrement.
Bref, de sa double bosse,
Inutile à Calais,
Pour danser à la noce,
Jean se fit des mollets.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Il eut un enfant, deux, trois, quatre,
Fut échevin et marguillier,
Vit des abus sans les combattre,
Écouta des sots sans bâiller ;
Et vieux, de la jeunesse
Devenu le mentor,
Au sortir de la messe
Il fredonnait encor :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

SI VOUS M'AIMIEZ

ROMANCE

Ménestrel, qui vais par le monde
N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
Je me croirais un riche avoir;
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublierais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,
Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin;
Cœur mendiant, il va, de femme en femme,
Criant misère, et sans secours, hélas!
Le pauvret meurt : il renaîtrait, Madame,
Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,
Iraient à vous, comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, Madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

Sur vous, grand' dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise,
Souriez-lui, marchez fière à son bras :
Son bras ! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez,... mais vous ne m'aimez pas.

LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche?
J'ai pour eux, dans nos déserts,
Chanté sur toutes les notes...
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillotes.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

Un ange sut me charmer,
Un ange au cœur pur et tendre;
De loin, content de l'aimer,
De la voir et de l'entendre,
Je la suivais sans repos,

Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace... A propos,
Délacez donc vos bottines.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : « Je t'aime ! »
Les mains jointes j'ai reçu
Son baiser comme un baptême;
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous ?
Otez donc vos jarretières.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite ;
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite, et baisez-moi.

Oh ! si j'avais par hasard
Effleuré de mon haleine,

Profané de mon regard
Son sein rond sous la baleine,
J'aurais dit cent fois : Pardon !
Moi, bâtard de Diogène...
A propos, débouclez donc
La ceinture qui nous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :
Que le souvenir en meure !
Lorsque vous me consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas ! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle :
Amours purs, croyances, tout
S'éteint... Soufflez la chandelle.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite;
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

LES CONTES

Orphelin, sous un ciel avare,
Radcliffe m'a donné son lait ;
Puis de la reine de Navarre
Je devins amant et varlet.
Schérazade est ma favorite,
Et la nuit, rimeur ennuyé,
Sur ma petite
Couche d'ermite,
Quand je m'agite,
Si par pitié
La sultane entrait chez moi, vite
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps.
Bons amis, qui peuplez ma chambre,
Parlez donc, j'écoute et j'attends :
Tombant des tréteaux de la foire,

Ou glissant du sopha des cours,
Que votre histoire
Soit blanche ou noire,
Chante la gloire
Ou les amours,
Vieil enfant, je promets d'y croire :
— Contez, amis, contez toujours.

En tremblant, voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs;
Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur! son teint frais se plombe;
Mais en roucoulant sous les tours,
Tendre colombe,
Quand il succombe,
Un baiser tombe
Sur ses yeux lourds;
Ce baiser l'enlève à la tombe...
— Contez, amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois : de sang les draps sont tachés;
Aux trous de la tapisserie
Vois les yeux des brigands cachés.

Hélas ! suffoqué par la crainte,
Contre eux il sanglote : « Au secours ! »
Mais minuit tinte !...
De leur atteinte,
O Vierge sainte,
Sauvez ses jours !
— Rallumons notre lampe éteinte,
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?
Ce sont les nymphes d'un couvent,
Long chapelet aux grains d'ivoire
Que dévide un moine fervent ;
Le jour en chaire il moralise ;
Mais, sans bruit, au déclin des jours,
Hors de l'église,
Il catéchise
Quelque Héloïse
En jupons courts...
— Un instant, que j'embrasse Élise,
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
Épanchons nos cœurs, et parlons
De nos sœurs et de nos amantes ;

Parlons de cheveux noirs ou blonds.
Doux secrets que le monde ignore,
Allez, partez : les murs sont sourds.
En vain l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Brille et veut clore
Nos longs discours ;
Jusqu'à la nuit contons encore,
Jusqu'à demain contons toujours.

LES CLOCHES

Par ma fenêtre s'est enfuie
L'Illusion, et pour jamais !
Doux rêves, adieu : je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage,
Poète, à seize ans, j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : « Allons donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc ! »

Mais je suis peu dévot, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'amis, bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon ;

Puis... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : « Allons donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc ! »

Quand je donnai mon cœur à celle
Qui n'en veut plus, et l'a toujours,
Le tocsin même et la crécelle
Parlaient aux vents de nos amours.
A l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon,
Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire : « Allons donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc ! »

Puis, j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'ville, en pèlerin ;
Le *Te Deum* de Notre-Dame
Alors berçait un souverain ;
Mais à fêter sa bienvenue
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi, car dans la nue

L'airain grommelait : « Allons donc !
Armez-vous donc !
Armez-vous donc !
Armez-vous donc ! »

Pour moi les cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair ;
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.
Je n'entends, comme tout le monde,
Qu'un éternel drelin dredon.
Que la république vous fonde !
Cloches bavardes, allons donc !
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !
Taisez-vous donc !

LE REVENANT

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie;
Fuyons un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

Si, rêveuse après mon trépas,
Vous pleurez, Laure,
Et visitez encore
Ces champs où croissaient sous nos pas
Des fleurs... que je ne voyais pas;
A votre appel, sœur que j'adore,
Un feu follet en dansant vous suivra :
Pour vous aimer mon âme survivra.

Quand, sylphe joyeux des hivers,
Le punch bleuâtre
Danse et rit devant l'âtre;
Amis, si vous chantez les vers
Dont je parfumais vos desserts,
Tour à tour plaintif ou folâtre,
Sur la montagne un écho s'entendra,
A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser,
S'il vous arrive
Que la beauté craintive
Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser;
Emportant sa plainte tardive,
Un vent complice entre elle et vous fuira,
A vos amours mon âme sourira.

Je meurs! et pourtant, Liberté,
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton chêne, ressuscité,
Sur ma fosse au moins soit planté!
Et, chantant et battant des ailes,

De branche en branche une fauvette ira ;
A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie ;
Fuyant un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

A MÉDOR

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux ;
Chien sans pâtée, et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent ;
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale :
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale ;
Si j'égratigne, on m'appelle enragé.
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait ;
Bien peu..., celui de ton collier peut-être.
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux ;

J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait;
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment on triche?
Nouveau Pâris, arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le Riche à son banquet,
Je ne sais rien,... rien que flatter Lazare.
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent; mais moi!...
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entrais là, le pied me balaîrait,
Hué de tous, et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

LES VOLEURS

« Dame Justice a fait merveille ! »
Disais-je, croyant voir un jour
Douze voleurs, libres la veille,
Bâiller captifs devant la cour.
Avant que l'écriteau d'usage
A leur pilori soit collé,
Lavater, sur leur plat visage,
Lirait déjà qu'ils ont volé.

Cet homme au front chauve, à l'œil terne,
Est un usurier bien connu;
Le passant, qui dans sa caverne
Entre affamé, sort demi-nu.
Au front d'airain, au cœur de roche,
Il rit du pauvre désolé,
L'infâme!... et jusque dans ma poche
Il a volé, volé, volé.

Ce petit drôle, qui regarde
Les poches du voisin souvent,
(Monsieur Guillaume, prenez garde!)
C'est Patelin toujours vivant.
Pour orner le drap qu'il dérobe,
L'autre jour même il a collé
Un ruban rouge sur sa robe...
Il a volé, volé, volé.

Voilà des fournisseurs d'armée :
Lorsqu'aux pieds d'un vainqueur tremblant,
La France tombait, renfermée
Vivante dans un linceul blanc;
Ces alchimistes, pêle-mêle,
Autour du soldat immolé,
Soufflaient de l'or dans la gamelle :
Ils ont volé, volé, volé.

Salut au baron de Wormspire!
Littérateur, *blagueur,* voleur,
Sur le Parnasse, dès l'empire,
Il a fait métier d'oiseleur.
Méfiez-vous, s'il vous accueille,
Frères : tout poème envolé

S'est pris l'aile à son portefeuille :
Il a volé, volé, volé.

Mais, las! l'erreur était complète :
Mon voisin Prudhomme, l'expert,
Où je croyais voir la sellette,
M'indiqua les jurés au pair;
Et tous ces voleurs, qu'entre mille
Au bagne on eût dit racolés,
Y jetaient un gueux sans asile
Pour de l'air et du pain volés!

M. PAILLARD

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

« Adieu, père de la commune »,
Dit le Bossuet du moment;
Mais, au défunt gardant rancune,
Le pauvre peuple dit gaîment :

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

Traitant la misère en vassale,
Premier magistrat du canton,
Aux pauvresses, de sa main sale,
Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme,
Sous le pommier, sous le noyer,
A l'instant même le digne homme
Les jetait bas pour se payer.

Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre,
Flânait-il dans quelque dessein,
Ses breloques sur son gros ventre
Alentour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte,
De peur qu'au logis, en tremblant,
Ta femme, cet hiver, n'apporte
De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée,
L'or en main, portant des défis,
Il tente la mère affamée
Auprès du berceau de son fils.

Et flon, flon, etc.

Puis, quand il a, sans rien débattre,
Payé son triomphe insolent,
Il se dit, fier comme Henri Quatre:
« Tudieu, je suis un vert galant! »

Et flon, flon, etc.

Et le curé le canonise;
Il me damnerait, moi, Gros-Jean;
Mais, comme au b....., à l'église,
Il en aura pour son argent.

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

RÉPONSE

A UNE INVITATION

Sur l'adresse de cette lettre
Quelle erreur fit tomber mon nom ?
Est-ce bien moi qu'on daigne admettre
Aux plaisirs brillants d'un salon ?
Où la mode commande en reine,
Hélas ! on m'accueillerait mal.
Je suis moins heureux que Sedaine...
Non, non, je n'irai pas au bal.

Là, sous les lois de l'étiquette
Il faut plier à tout moment ;
Chaque pas est une courbette,
Et chaque phrase un compliment.
Moi, j'ose, dans mes épigrammes,
Contester, en vrai libéral,
L'empire absolu même aux femmes :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Aurais-je assez de patience
Pour souffrir, sans les bafouer,
Ces beaux esprits dont la science
Se borne à l'art de saluer?
Contre les clercs qui font merveilles,
Un bon mot peut m'être fatal;
Tous ces messieurs ont des oreilles :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Lorsque les fléaux de la vie
Sur mes pas pleuvaient tour à tour,
Dans les bras de la poésie
J'échappais du moins à l'amour.
Mais tremblons! partout on répète
Que, sous le voile nuptial,
Une Grâce ornera la fête :
Non, non, je n'irai pas au bal.

LA CONFESSION

Quoi! tu l'as dit, plus d'amours à ta suite!
Quoi! tu voudrais, t'effeuillant sous la croix,
Rose, ma Rose, égayer un jésuite
De tes péchés, un peu des miens, je crois!
Ah! pèche encor, pécheresse gentille;
Et, si nos cœurs de quelque ennui sont lourds,
Couple fervent, l'un à l'autre sans grille
Confessons-nous, confessons-nous toujours.

Jeunes beautés, avec les hirondelles
Quand vous voyez les sylphes accourir,
Lorsqu'au doux bruit de leurs battements d'ailes
Vous vous sentez défaillir et mourir,
Pas n'est besoin, contre un charme éphémère,
Du beau curé ni de ses beaux discours :
Cœur de seize ans, au cœur de votre mère
Confessez-vous, confessez-vous toujours.

Mais, tôt ou tard, l'hymen, l'hymen despote,
A vos beaux yeux enseignera les pleurs,

. . . . . .

. . . . . .

Qu'en suppliant alors Trilby s'arrête,
Un soir d'orage, au coin de votre feu.
Grondez bien bas,... puis, après la tempête,
Confessez-vous, confessez-vous à Dieu.

Vous qui marchez pieds nus et, sur la route,
Dans le ruisseau trempez votre pain noir;
Vous qui chantez sans que la dame écoute,
Là-bas, penchée au balcon du manoir;
Vous qui rêvez amour, gloire, chimère,
Puis, au réveil, le cœur battant d'effroi,
Les bras tendus, vous écriez : « Ma mère!... »
Confessez-vous, confessez-vous à moi.

Mainte blessure à l'ami le plus tendre
Souvent échappe et saigne à l'abandon;
Souvent pour l'homme il serait doux d'entendre
Au nom de Dieu sonner le mot pardon;
Mais la soutane a balayé la fange,
Mais le péché frétille par-dessous.
Quand tu verras tomber du ciel un ange,
Avertis-moi, Rose, et confessons-nous;
Vite à ses pieds, vite confessons-nous.

SOYEZ BÉNIE!

Je soupirais, triste et malade :
« Que sont devenus le fuseau,
Et le baiser, et la ballade
Qui m'endormaient dans mon berceau? »
Mes pleurs coulaient,... lorsqu'une enchanteresse
Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. »
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une mère à l'orphelin!

Je répétais : « Du moins que n'ai-je
Ton bras pour guide et pour appui,
Frère [1], qu'en un linceul de neige
Le vent du Nord berce aujourd'hui!... »
Mais, tout à coup, une chaste caresse
Sur mon front pâle essuya le chagrin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une sœur à l'orphelin!

---

1. Soldat de la grande armée, mort en Russie.

En vain, ardent à me poursuivre,
Le destin flétrit mes beaux jours;
De tous les bonheurs je m'enivre,
Car j'aime de tous les amours.
L'astre charmant levé sur ma jeunesse
Promet encor d'échauffer mon déclin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Est le trésor de l'orphelin !

LES SIGNES DE CROIX

Là-bas, là-bas, dans la forêt bretonne,
Un vieux château pend au flanc d'un rocher;
Là des enfers le chœur danse et détonne,
Les pèlerins n'osent en approcher.
Sur le manoir
Volent en cercle noir
Mille oiseaux de malheur...
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

D'un châtelain arborant la bannière,
Satan triomphe en ce séjour de mort.
La jeune Iseult languit sa prisonnière.
« Tu céderas, dit-il, ou, par la mort...! »
Par le saint nom
Elle a juré que non;
Il bondit de fureur...
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :
C'est Enguerrand, le vaillant paladin ;
Mais en champ clos Satan ne craint personne,
La fleur des preux va périr, quand soudain
Iseult lui dit :
« Signe-toi, le maudit
Faiblira de terreur... »
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme
Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui.
« De nos exploits, dit le preux qu'on désarme,
Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui. »
Il dit ; mais, las !
Le héros est bien las,
La vierge est dans sa fleur...
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Il traite un peu sa grand'dame en fillette,
Puis tout à coup se lève au désespoir :
« Du diable soit le noueur d'aiguillette !
Il m'a charmé : damoiselle, au revoir ! »
Mais, restant coi,
Iseult dit : « Signe-toi,

Mon doux maître et seigneur... »
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

A cette voix, dont il connaît l'empire,
Il obéit, se signe, et fait si bien
Que douze fois la colombe soupire :
« Honneur, amour au chevalier chrétien! »
Et douze fois
L'écho joyeux des bois
Répète : « Amour, honneur... »
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

Oui, j'ai grand'peur que ce récit n'éveille
En certain lieu des regrets superflus :
Si ma chanson, Rose, vous émerveille,
Si, prenant goût aux exploits des élus,
Vous vous flattez
De les voir imités
Par moi pauvre pécheur,
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

LE CHANT DES ANGES

ROMANCE[1]

A fêter la Vierge suprême,
Là-haut, chaque ange est invité;
Et mon ange gardien lui-même
Dès l'aurore, hélas! m'a quitté.
Bel ange, à la reine céleste
Porte ton bouquet; moi, je reste.
La reine de mon cœur est là,
Et, pour célébrer ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Je lui coûtai, petit encore,
Petit comme l'enfant Jésus,

1. Composée pour le jeune Paul B***, qui l'a mise en musique et dédiée à sa mère, qui se nomme Marie, le jour de sa fête. (*Note de l'auteur.*)

Bien des alarmes qu'on ignore,
Bien des pleurs que Dieu seul a vus.
Chassant l'insecte qui bourdonne,
Combien de fois, douce madone,
Près de ma couche elle veilla !
Aussi, pour chanter ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Au front de la sainte que j'aime,
Hélas ! j'aurais voulu poser
Des étoiles pour diadème...
Je n'y peux mettre qu'un baiser.
Mais espérance, ô ma patronne,
J'ose rêver pour ta couronne
Quelques lauriers..., et jusque-là,
A tes pieds chantant tes louanges,
Je veux redire avec les anges :
Ave Maria, ave Maria.

Université BIBLIOTHECA Ottawa

LE BAPTÊME

Je méditais une ode, ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
« A l'entresol un garçon vient de naître ;
Notre portière accouche d'un portier !... »
Ornant de fleurs ses langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales :
Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême un curé bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit : te voilà, comme un autre,
Cohéritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,

Bénit tout haut, puis murmure : « Anathème ! »
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier bravo lorsque tu vagissais;
Tu n'as point eu, comme un enfant de France,
A digérer maint discours peu français.
Pour premiers bruits, le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi.
Près d'un berceau si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels;
Le fils du riche alors s'éveille et pleure
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes :
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout
Tu souffriras, et lorsque sur la paille

Tu dormiras, la Faim crîra : « Debout ! »
Tu seras peuple, enfin ; mais bon courage !
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage :
Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

TABLE

	Pages
Introduction, par A. Piedagnel	1
Vive le Roi !	1
Béranger (1828)	3
La Princesse	5
Les Noces de Cana	8
Les Modistes hospitalières	13
Vive la beauté !	16
L'Amant timide	19
Les Jeux de l'amour et du hasard	21
Chant patriotique des danseuses de l'Opéra	24
L'Écolière	28
Béranger (1835)	31
La Muse	34
Le Tocsin	36
Le Joli Costume	39
Surgite Mortui	42
Le Dernier Jour	46
Les 5 et 6 juin 1832, chant funèbre	49
Nicolas, chanson à boire	55
Les Croix d'honneur	58
L'Ile des Bossus, conte-chanson	61
Si vous m'aimiez, romance	66

Pages

Les Deux Amours. 68
Les Contes 71
Les Cloches 75
Le Revenant 78
A Médor. 81
Les Voleurs. 83
M. Paillard. 86
Réponse à une Invitation. 89
La Confession. 91
Soyez bénie ! 93
Les Signes de croix. 95
Le Chant des anges, romance. 98
Le Baptême 100

9362. Paris, imprimerie Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.

678 X 18 C

12

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

CE

a39003 002501616b

CE PQ 2367
.M6C43 1883
COO MOREAU, HEGE CHANSONS.
ACC# 1225573